Certes la haine peut devenir un habitus et être à l'origine d'un délire généralisé, tout comme le sadisme peut se transformer en mode général de conduite à l'égard d'autrui. Mais haine et sadisme s'adressent à ce qu'il y a d'humain dans l'homme : la haine n'abaisse pas celui auquel elle s'adresse, de telle sorte qu'une espèce d'égalité s'installe entre celui qui haït et celui qui est haï ; quant au sadique, il ne peut jouir de l'abaissement de sa victime que parce qu'il parvient encore à s'identifier à elle. Il en va tout autrement de cette forme extrême du mal qui repose non sur la haine et la jouissance prise à la souffrance d'autrui, mais sur l'indifférence à l'égard de l'humain comme tel.

La véritable pulsion destructrice exige en effet comme sa condition la déshumanisation de l'autre. L'indifférence à l'autre, au regard de l'autre sur moi, a été décrite par Sartre comme une sorte de cécité volontaire à l'autre (Sartre, 1943, 420), par laquelle celui-ci se voit réduit à sa seule fonction ou considéré comme un simple obstacle à éviter. L'autre est donc ici susceptible d'être entièrement instrumentalisé pour servir l'ensemble de mes *intérêts,* et non pour me donner un *plaisir* immédiat, comme c'est le cas dans le sadisme. Il faut certes ici remarquer que l'instrumentalisation de l'autre est inévitable dans la vie en commun, où nous sommes contraints, pour agir, d'aborder les autres dans le cadre de leur fonction. Mais cela n'exige nullement de nous que nous les réduisions entièrement à celle-ci. Kant a fort bien su marquer cette différence dans une des formulations qu'il donne de son impératif catégorique : Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours *en même temps* comme une fin, et jamais *simplement* comme un moyen (Kant, 1959, 150 sq. Je souligne).

En ce qui concerne Sartre, qui a le mérite de nous donner une analyse phénoménologique de l'indifférence, il voit dans cette attitude de négation de l'autre en tant qu'autre, comme dans toutes les conduites à l'égard d'autrui, une impasse. Cette cécité à l'autre qu'est l'indifférence ne délivre en effet qu'en apparence du regard de l'autre, puisque l'indifférent continue à être vu sans pouvoir l'éprouver et donc sans pouvoir s'en défendre. L'indifférence à autrui est donc nécessairement accompagnée d'inquiétude et de malaise. Et certes, on peut voir dans l'indifférence une sorte de défense visant à se protéger du regard d'autrui. On a affaire alors à une indifférence feinte, caractérisant la timidité ou la pudeur extrêmes. Car l'indifférence est une conduite diamétralement opposée à la haine : la haine veut détruire l'autre en tant qu'autre, alors que l'indifférence vise au contraire à ôter à l'autre son altérité. La première, nous l'avons vu, peut déboucher sur l'homicide, la destruction effective de l'autre. L'indifférence, elle, consiste en une sorte de destruction spirituelle de l'autre, et c'est pourquoi, lorsqu'elle n'est plus une feinte, mais devient un habitus, elle peut être considérée comme une figure plus fondamentale du mal, qui est précisément toujours d'essence spirituelle, que la haine.

La xénophobie, au sens donné ici à ce mot, à savoir la haine de l'autre assimilé